

Les Enfants de Pangée

I  
Naissance

Stéphanie Aten



# **Les Enfants de Pangée**

## ***Tome 1 – Naissance***

**Stéphanie Aten**

© Éditions Hélène Jacob, 2017. Collection *Fantastique*. Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-37011-516-4

Rien n'était plus comme avant. Tout avait changé depuis déjà longtemps. L'air était chargé d'un nouveau souffle. Un souffle amer, qui envahissait leurs narines et leur laissait une saveur astringente dans la bouche. La fumée crachée par les cheminées industrielles s'envolait pourtant loin, emportée par le vent, mais l'haleine du ciel était gorgée de relents. Ils la sentaient partout où ils allaient.

Le bip du compte à rebours tinta. Dans six minutes, tout serait pulvérisé. Les *Résis-terre* se rassemblèrent en formation serrée et s'élancèrent dans le couloir principal. Leur masse noire se scinda en petits groupes et se répartit à travers les différents points stratégiques du site. L'usine « Towers » était l'une des plus polluantes de la région, peut-être même du pays. Elle déversait régulièrement quantité de produits toxiques dans le fleuve s'écoulant à proximité et achetait la cécité des dirigeants politiques par un grand nombre d'emplois. Il fallait qu'elle arrête. Qu'elle cesse de sécréter ses fluides putrides. On les traiterait certainement de fous. On les qualifierait sûrement de terroristes. Mais peu importait. Le temps des attermoissements, des « peut-être qu'il faudrait », des « on verra le moment venu », était révolu.

Ils posèrent leurs charges explosives sur une trentaine de points, sélectionnés par l'ingénieur qui avait rejoint leurs rangs. La sécurité, dans ces usines hautement nocives pour la planète, était minime, comme si polluer était devenu naturel et ne craignait aucune remise en question. Les éclaireurs s'étaient chargés de prendre les employés en otage et de les faire sortir du bâtiment. Aucun dommage collatéral ne serait toléré dans ces opérations s'ils voulaient être soutenus par l'opinion.

Les files sombres des *Résis-terre* remontèrent les boyaux de l'usine à toute vitesse et rejoignirent la sortie, poussées par la pression du compte à rebours qui semblait hausser le ton chaque seconde. Ils jaillirent hors du bâtiment, imbibés d'adrénaline, et rivèrent leur regard sur les vans qui les attendaient au loin, au-delà des grillages. Le bip leur hurlait d'accélérer, tel un officier braillant sur ses soldats. Il fallait courir, courir vite, pour sortir du champ de déflagration.

Debout devant le véhicule de tête, Max les observait le cœur battant, les tirant jusqu'à lui par des fils invisibles, scandant mentalement les secondes. Il les voyait fuir le temps et chercher à le rattraper. Il les voyait tarder et se rapprocher du néant. Il sentit sa bouche s'assécher.

Ils avaient su, en acceptant cette mission, que les risques étaient grands. Ils les avaient pris

consciemment. La conscience était devenue leur mode de fonctionnement. Pour certains, elle s'était présentée de manière fulgurante, telle une illumination. Pour d'autres, elle était le résultat de plusieurs années de cheminement. Mais pour tous, elle fut le halo qui les entoura de ses bras lorsque l'explosion les pulvérisa. Ils n'eurent que le temps de sentir son souffle, avant de disparaître dans son gouffre.

Les yeux de Max s'embuèrent de larmes. Les *Résis-terre* venaient officiellement de naître. Mais c'était dans la mort qu'ils fêtaient leur baptême.

Une foule d'adolescents jaillit des portes en criant et déferla dans la cour. Là où silence et brouillard régnaient encore en maîtres quelques secondes auparavant, chaos et brouhaha venaient de prendre possession des lieux.

Le week-end avait toujours cet effet sur eux. Une grosse pince coupant des chaînes. Fête et détente seraient invariablement au programme et leur feraient oublier tout ce qui avait, de près ou de loin, la forme d'une responsabilité. Pour Corail aussi, le vendredi soir était une libération, mais très partielle. Sa prison à elle, était intérieure et elle ignorait totalement comment en sortir.

Elle vissa les écouteurs de son lecteur MP3 sur ses oreilles, enfonça les mains dans ses poches et traversa la cour sans lever le nez, en espérant passer inaperçue.

— Salut, « Snonn » ! Fais pas des folies de ton week-end, hein !

Raté.

Des rires narquois appuyèrent la boutade et lui firent accélérer le pas. Elle passa le porche et disparut dans la rue.

La circulation était colossale à cette heure. La ville ressemblait à un amas de guirlandes clignotantes, floutées par les vapeurs des pots d'échappement. Le froid était humide et pénétrait les vêtements, le ciel était noirci par une chape nuageuse qui semblait avoir durci comme du béton et la cacophonie des klaxons rendait fou. Corail monta le son et riva son regard sur ses pensées.

Sa vie au lycée ne faisait qu'empirer et l'année était encore loin d'être terminée. Parti comme c'était, avec des notes qui n'en finissaient plus de chuter et des capacités de concentration en berne, elle serait contrainte de redoubler. Un an de plus en enfer, et aucune garantie d'un « après » plus rose, de toute manière. Elle avait parfois l'impression que son existence entière avait été programmée pour être une galère. Elle ne se sentait à sa place nulle part, ramait dans tous les sens sans trouver sa voie, le tout dans la solitude la plus totale. Perdue au milieu de l'océan. La dernière fois qu'elle avait vu un phare, c'était à l'âge de 10 ans.

Elle quitta le boulevard et le tumulte du centre-ville, pour se diriger vers les quartiers résidentiels où les maisons modestes s'aggloméraient en petits lotissements. C'était là qu'elle vivait avec ses parents depuis sept ans. L'ambiance y était plus que calme : terriblement morne en cette saison. Tous les arbres avaient perdu leurs feuilles depuis longtemps et plus un oiseau n'y

chantait. Le vent faisait siffler les fils électriques et claquer les volets. Corail avait parfois l'impression de vivre dans une sorte de cimetière. Où la vie n'était qu'apparence. Où la sérénité n'était que silence. Où tout était figé. Elle retira ses écouteurs et s'arrêta sur le trottoir. Devant elle, s'étirait sa rue, sombre et inerte. Nimbée d'un brouillard puant. Il lui était impossible d'expliquer comment, mais chaque jour qui passait lui donnait à voir le monde différemment. C'était comme si un filtre tombait lentement devant ses yeux ou, au contraire, se retirait.

Elle soupira et remit ses écouteurs. Elle n'allait décidément pas bien. Il fallait qu'elle remédie à tout cela, qu'elle trouve un moyen. Elle accéléra le pas et lui ajouta de la détermination. Cette fois, elle aborderait le problème et obtiendrait satisfaction. Cette fois, elle se ferait entendre.

Elle arriva devant sa maison, poussa le portillon, qui couina son grand âge et lui fit grincer des dents. Elle remonta l'allée gravillonnée, les yeux rivés sur les fenêtres allumées, et gravit les marches du perron deux par deux.

— Salut ! lança-t-elle en entrant.

Ses parents répondirent par réflexe, sa mère depuis la cuisine, son père depuis le salon. La télévision résonnait du journal des sports, une odeur de soupe avait rempli la maison... Le week-end serait long, et son avenir au moins autant. Il fallait qu'elle ose, maintenant ! Elle ôta manteau, bonnet et gants, traversa le salon, et vint éteindre le poste de télévision sans sommation.

— Eh ! râla son père. Ça va pas ou quoi ?

Elle resta stoïque, télécommande à la main, pour éviter toute opposition. Elle vit sa mère sortir de la cuisine. C'était le moment ou jamais.

— Je veux voir un psy, lâcha-t-elle.

Ses parents restèrent muets. Ils ne trouvaient jamais rien à dire quand il le fallait.

— Je veux comprendre pourquoi je suis comme ça, je veux trouver une solution à mon état, je veux voir un psy.

Elle y avait réfléchi toute la journée, et toutes celles d'avant, à vrai dire. Il fallait se rendre à l'évidence : elle avait besoin d'aide.

— C'est pas utile du tout, Corail ! infirma son père. Tu as dix-sept piges, tu passes par une période de crise, comme tout le monde !

— Papa, j'ai toujours été comme ça ! Je me suis toujours ennuyée avec ceux qui sont censés être mes amis, je me suis toujours foutue de leurs jeux débiles, je ne m'intéresse jamais à leurs conversations ni à aucune de leurs activités ! Je suis différente d'eux et je veux savoir pourquoi !

— Être un peu « différent », c'est très bien, Cory, renchérit son père. Tu as toujours été très mature. Dans quelques années, tout ça aura été gommé par l'âge adulte, fais-nous confiance.

— Mais j'ai pas envie d'attendre ! J'en peux plus d'attendre ! Même quand j'essaie de me

faire des amis, je finis toujours par les faire fuir ! J'ai jamais envie de rien, je porte des jugements sur tout, je suis insupportable pour eux ! J'ai besoin d'aide ! Ils viennent de me baptiser « Snonn » !

— « Snonn » ?

— C'est la contraction de « snob » et de « nonne » !

— Tu vas très bien ! assena-t-il avec autorité. On a tous été ados, on sait ce que c'est. Maintenant tu rallumes la télé et tu montes faire tes devoirs !

Corail le mitrailla du regard, mais il était bien plus fort qu'elle. Elle chercha l'appui de sa mère, qui baissa les yeux. Elle jeta la télécommande à l'autre bout du canapé et s'enfuit vers l'étage. Apparemment, ce n'était pas ce soir que son existence changerait.

Le ronronnement des vérins hydrauliques accompagna l'ouverture du portail en fer forgé, et Lily leva les yeux sur l'allée goudronnée que les lampadaires faisaient scintiller. La haute mesure se dressait dans la nuit, tel un géant, la toisant de ses grandes fenêtres éteintes. L'adolescente avait largement la place de passer entre les deux battants du portail à présent, mais elle attendit encore, rassemblant son courage.

Autour d'elle, l'immense jardin de la propriété formait une masse sombre, qui frémissait et gémissait. Elle avança et, une fois le seuil franchi, rappuya sur le bip qu'elle tenait dans sa main. Le ronronnement reprit.

Ce n'était pas la peur des cambrioleurs ou des agressions qui freinait le rythme de ses pas. C'était celle du vide. Lily détestait rentrer dans cette grande maison. Chacun de ses mouvements y résonnait en écho, tout y était démesuré et elle se perdait dedans. Il y avait suffisamment de place pour y loger toute sa classe, mais elle y vivait seule la plupart du temps. Elle monta les marches en soupirant, les épaules basses et le pas lourd. Dire qu'au collège, tous ses amis l'enviaient...

Un silence sépulcral l'accueillit. Elle tapa le code de l'alarme sur le boîtier de l'entrée et lança un « BOUH ! » bien sonore, qui alla ricocher sur tous les murs de la maison. L'écho lui arracha une moue moqueuse.

— Salut à toi, la Caverne ! La journée a été bonne ? Pas trop de vie ?

Lily accrocha son manteau et reprit son sac à dos, avant de filer vers la cuisine.

— Moi, j'ai explosé ma moyenne ! Je vais encore avoir droit à des cadeaux ce week-end !

Elle entra dans la pièce qui s'illumina aussitôt. Tout y était minutieusement rangé, caché dans d'immenses placards en métal gris. Elle ouvrit le réfrigérateur, y saisit un yaourt à boire et repartit.

— Le problème, c'est que je sais plus du tout quoi demander... Va falloir innover.

Elle gravit le grand escalier menant à l'étage et s'engagea dans le couloir.

— Et tu sais quoi ? Je crois que je vais opter pour une maison de poupées. Si je tape dans les plus grosses, j'arriverai peut-être à m'y caser.

Elle claqua la porte de sa chambre, laissant la demeure retrouver son silence infini et sa fixité totale.

Sur sa table de chevet, son répondeur clignotait. Elle l’observa plusieurs secondes sans bouger, sachant déjà ce qu’elle entendrait. Puis elle vint presser le bouton en ruminant.

— Coucou, chérie, résonna la voix douce de sa mère. Ton père et moi devons absolument nous rendre à un dîner ce soir. Tu trouveras des plats surgelés que tu adores dans le congélateur ! Ne nous attends pas ma puce. Promis, on se rattrape demain avec notre journée shopping ! Bisous !

Lily resta un instant immobile, clignant des yeux. Cela faisait deux ans maintenant qu’elle ne supportait plus la nourriture industrielle : elle était allergique à ses additifs. Elle balança son sac à dos sur un fauteuil, ôta ses chaussures et s’assit sur son lit, face à un écran géant fixé au mur. Elle l’alluma et se mit à zapper en sirotant son yaourt.

C’était vraiment ridicule comme vie. Elle avait tout et rien en même temps. Elle s’arrêta sur quelques programmes pour adolescents, mais se lassa vite et finit par mettre la chaîne des informations. Elle baissa le son pour que le monde l’accompagne en bruit de fond et s’allongea sur le côté, la tête tournée vers la fenêtre. Derrière la vitre, les branches noueuses des arbres nus remuaient avec vigueur. Une nuit d’encre avait pris possession du dehors et semblait vouloir conquérir la maison. Lily appuya sur un bouton situé près de son lit et le store électrique descendit. Soulagée, elle se recroquevilla sous un plaid de velours et se perdit dans ses pensées. Des pensées qui ne tournaient qu’autour de Rive.

Pourquoi n’appelait-il pas ? Que faisait-il en ce moment ? Où était-il et avec qui ? Il ne se manifestait jamais, c’était toujours elle qui prenait des nouvelles. Toujours elle qui lui rendait visite. Toujours elle qui avançait vers lui et entretenait la relation. Rive était inaccessible et faisait tout pour le rester. Il jouait les indifférents et les insensibles, ne concédant jamais de geste ou de regard qu’elle aurait pu mal interpréter. Pourtant, chaque fois qu’ils se voyaient, elle percevait clairement tout le bien que cela lui faisait. Il aimait être avec elle, c’était une certitude. Mais il refusait de lâcher prise et elle ne parvenait pas à l’y pousser.

— L’attaque des *Résis-terre* n’aura donc fait de victimes que dans leurs rangs, tuant une dizaine de militants. Le gouvernement se dit scandalisé par ces actes hautement répréhensibles qu’il qualifie de « terroristes ». Il promet des poursuites.

Lily ferma les yeux. Le monde lui inspirait une angoisse sans nom. Plus les jours passaient et plus l’anxiété s’implantait. Il lui arrivait d’endurer des bouffées de stress en pleine classe et sans explications. Ses nuits se ponctuèrent de cauchemars, de plus en plus souvent, et elle avait continuellement un nœud au ventre, comme si quelque chose de dramatique était sur le point d’arriver. Elle n’en avait pas encore parlé à ses parents, puisqu’ils étaient toujours absents ! Et de toute façon, ils avaient terriblement changé depuis qu’ils gagnaient beaucoup d’argent. La peur et les questions n’avaient plus de place dans leur vocabulaire, leur champ lexical tournait

exclusivement autour de deux mots : « réussite et rendement ». Lily avait répondu à cette évolution par des notes excellentes, mais, en guise de récompense, elle ne recevait que des cadeaux.

Le seul à être au courant de son mal-être, c'était Rive. Il n'y avait qu'à lui qu'elle en avait parlé, parce qu'il n'y avait qu'avec lui qu'elle se sentait rassurée. Elle refoula une envie fulgurante de l'appeler et soupira jusqu'à vider l'air de ses poumons. Elle s'emmitoufla dans son plaid et pria pour réussir à rêver.

Les maths avaient toujours été son fort. Depuis l'école primaire. Même durant ses pires années de cancre, même avec des professeurs médiocres, il n'était jamais descendu près de la moyenne. D'ailleurs, il l'avait amplement démontré à travers ses petits trafics de délinquant : calculer et résoudre était dans sa nature. Les maths étaient la seule matière scolaire qui ressemblait plus ou moins à de « l'action » et c'était pour cette raison qu'il les aimait tant. Il le décrocherait, ce bac pro en électronique. Lily avait réussi à l'en convaincre.

Assis au vieux bureau de sa chambre, balafré de jurons à la pointe de couteau, Rive terminait consciencieusement ses devoirs, histoire d'avoir l'esprit tranquille pour le week-end. Les fêtes se succéderaient, comme d'habitude, et il était hors de question de voir ses notes chuter après les efforts surhumains qu'il avait fournis pour passer en terminale. Il marqua le point final à la série d'exercices d'un coup sec, reboucha son stylo et observa son cahier avec... fierté. Un sentiment qu'il commençait doucement à retrouver.

Il regarda l'heure et se mit à ranger ses affaires avec précipitation. Il était tard, il fallait faire vite. Il déposa son sac de cours dans son armoire, qu'il verrouilla et dont il empocha la clef. Son père avait balancé l'intégralité de ses cahiers huit étages plus bas quelques jours plus tôt, il était hors de question que cela se reproduise.

Il vérifia qu'il lui restait assez d'argent. Pas des masses, mais il s'en contenterait. Il saisit son blouson et sortit de sa chambre. À lui la liberté et les copains. Il avait juré à Lily de ne plus flirter avec la drogue, mais entendait bien passer le week-end hors de chez lui pour se changer les idées. De toute façon, il lui était impossible de rester au milieu des bouteilles vides et de la menace perpétuelle d'une nouvelle rixe. Il déverrouilla les quatre serrures de la porte d'entrée, l'ouvrit...

— B'soir, p'tit con.

Il grimaça, écoeuré par les relents d'alcool qui lui envahirent les narines. Son père le repoussa à l'intérieur et referma la porte d'un coup de pied, avant de se poster juste devant lui.

— Tu sors ? Tu m'as fait à bouffer ? demanda-t-il d'une voix terrifiante.

— Je suis pas ta bonne, lâcha Rive en voulant forcer le passage.

Mais son père le repoussa brutalement et l'adolescent se retrouva scotché au mur. L'homme approcha avec des yeux de tueur.

— Papa, commence pas. Va cuver, c'est ce que t'as de mieux à faire.

— Debuis gand z'est les gamins qui donnent des ordres à leurs barents ?

— Putain...

Rive rongea son frein. Coincé entre le mur et son père qui lui soufflait son haleine pestilentielle au visage, il luttait pour ne pas réagir avec violence.

— Arrête, dit-il en serrant les dents. Recule.

— Zinon quoi ? Tu veux g'on vérifie qui z'est l'homme ? Hein ? Tu veux ?

Tendant. Vraiment tendant. À 17 ans, Rive atteignait maintenant le mètre quatre-vingts et sa stature en imposait. Il savait que lorsqu'il entra dans ce jeu avec son père, les choses allaient très vite, très loin...

— Je suis super en colère, en ce moment, papa. Et c'est la seule chose que je contrôle pas, alors me provoque pas.

— Ouh la laaaaa, j'ai peuuuuuur ! railla l'homme en prenant un ton ridicule.

Puis il changea d'expression et devint sombre comme l'ébène, avant d'envoyer une droite magistrale dans la mâchoire de son fils. Rive chancela, mais, à la surprise de son père, resta debout. Ce dernier revint à la charge et le prit au col pour le plaquer contre le mur. Rive le regarda dans les yeux, puis d'un geste sec, lui frappa les oreilles avec ses paumes. Les yeux de son père se mirent à cligner et il s'effondra de tout son long dans le couloir.

— T'as plus d'oreille interne, ça va durer plusieurs minutes, essaie pas de te relever. Bonne cuve.

Il l'enjamba et sortit de l'appartement sans se retourner.

En bas de l'immeuble, une bande d'adolescents s'était regroupée et discutait avec animation, surexcitée par la soirée qui se profilait. Garçons et filles se chamaillaient, se houspillaient, affectionnant la provocation. Rive les rejoignit avec calme, comme s'il ne s'était rien passé.

— Et voilà le boss ! l'accueillit bruyamment Malek en lui tendant la main.

— Tu vas arrêter de m'appeler comme ça ?

— Eh non, frère ! Je garde la foi ! Tu reprendras la place qui te revient un de ces quatre !

— Même pas en rêve, mec.

Une jeune fille vint se coller contre Rive, en adoptant un ton énamouré.

— Pourquoi tu m'as pas rappelée ? Je pensais pourtant t'avoir fait de l'effet le week-end dernier...

— C'est le cas, mais j'ai été super occupé.

— Alors je peux compter sur toi ce soir ? répondit-elle d'un air mutin.

— Je verrai.

Il s'éloigna aussitôt, laissant l'adolescente dans l'expectative. Elle échangea un regard entendu

avec Malek et le groupe prit la direction de l'arrêt de bus se trouvant en bordure de cité.

— Dis voir, bonhomme, demanda Malek en rejoignant Rive, si je te disais que j'ai un coup énorme qui se profile dans les jours à venir et que je pourrais t'en faire profiter, tu répondrais quoi ?

— Que je surfe plus cette vague-là, et tu le sais déjà.

— Rive, arrête de jouer les élèves modèles ! On sait tous ici comment ça va se finir ! Même si tu l'as ton putain de diplôme, tu vas faire quoi après ? Ça sera jamais suffisant pour décrocher un taf ! Tu vas les payer comment tes « études supérieures » ?

— Laisse-moi frire mes oignons et occupe-toi des tiens.

Malek soupira, agacé, et se retourna brièvement vers la jeune fille, qui l'encouragea d'un signe de tête.

— Écoute, mec, renchérit-il à voix plus basse, avec ce deal, je peux te jurer que tu peux te faire un paquet de blé. Ça pourrait même t'aider à t'envoler puisque t'y tiens absolument !

— J'ai dit non.

Malek lui saisit le bras pour le stopper et laissa le reste du groupe s'éloigner.

Rive durcit le ton.

— Me gonfle pas, Malek. Je te jure qu'en ce moment, je suis pas baisant.

— Justement, c'est d'un mec comme toi qu'on a besoin ! Un mec qu'en impose, qui sait faire peur et qui connaît bien le business. Sans toi, ce coup, on pourra pas le faire. Tu peux pas nous laisser tomber comme ça, ça se fait pas.

— Je suis dans le collimateur de la juge. Elle m'a donné une seconde chance, il est hors de question que je la gâche. Dans six mois je suis majeur, ils me laisseront plus rien passer. Alors arrête de me chercher et démerde-toi. C'est clair ?

Malek secoua la tête.

— T'es vraiment trop con. Tu rêves si t'imagines que tu t'en sortiras mieux que nous.

— Je tiens le pari.

Et il tourna les talons pour rejoindre le reste du groupe.

Les yeux cernés, encore embourbée dans un sommeil agité et peu reposant, Corail descendit l'escalier en bâillant, pour aller se faire du café. Elle entra dans la cuisine en traînant des pieds et prépara lentement le précieux breuvage, seul capable de la ramener dans la réalité. Du salon monta le son de la télévision. Elle tourna le dos à la porte.

— Salut.

Son père venait de la rejoindre. Elle ne répondit pas, se focalisant sur le café. Il prit une tasse dans le placard et s'appuya contre la table pour patienter.

— Vous avez réfléchi à ce que je vous ai demandé ? l'interrogea Corail sans se retourner.

Elle ne le voyait pas, mais elle pouvait sentir son regard posé sur elle. Un regard perçant.

— Tu n'as pas besoin de psy, Cory. Sors-toi cette idée de la tête.

Pourquoi ses parents niaient-ils avec autant de force que leur fille avait un problème ? Elle n'avait rien d'un génie, rien d'une schizophrène, mais elle avait incontestablement des soucis d'adaptation, de construction sociale, qu'il lui fallait définir. Elle se retourna et il la toisa avec autorité.

— Vous ne vous êtes jamais intéressés à moi de toute façon, lâcha-t-elle.

— Je te demande pardon ?

— Ben non. Est-ce que tu m'as jamais posé une seule question sur ma vie au lycée ? Ou sur la façon dont j'envisage mon avenir ? Est-ce que tu m'as jamais posé une seule question sur mes amis ou sur un petit copain ? Même quand j'étais gamine, il fallait que je parle de moi pour qu'on aborde le sujet. Le problème vient peut-être de là, finalement.

Son père l'observa avec un regard indéchiffrable. Il resta sans réaction plusieurs secondes, puis inspira profondément avant de répondre :

— Tu as toujours été très en avance. Pour tout. On n'a jamais trop su comment nous y prendre avec toi. C'est pas plus compliqué que ça. Mais je peux t'assurer que tu n'as pas besoin d'un psy et je te conseille vivement de rester loin de ces gens-là.

— Pourquoi ?

— Parce que leur boulot, c'est pas de régler tes problèmes, c'est de t'en trouver d'autres. Fais des efforts pour ressembler à tout le monde et ça passera tout seul.

C'était sans doute dû au manque de sommeil et à un réveil difficile, mais elle perçut une part

d'ombre en son père. Quelque chose qu'il pensait, mais ne disait pas. La cafetière crachota les dernières gouttes de café. Corail s'empressa de remplir sa tasse et de se diriger vers la sortie. Elle se retourna discrètement avant de quitter la pièce et croisa à nouveau le regard de son père, qui ne la lâchait pas des yeux. Elle fronça les sourcils, incommodée, et s'échappa vers le salon.

Elle passa devant la télévision et aperçut le bulletin d'informations. Il faisait état d'un accroissement des groupuscules de *Résis-terre*, malgré les poursuites en cours. Elle s'arrêta un instant, interpellée. Le mot « terroriste » revenait sans cesse, comme martelé. Entendant son père sortir de la cuisine, elle fuit vers l'escalier et monta s'enfermer dans sa chambre.

Un devoir l'attendait, qu'elle devait impérativement rendre lundi. Un devoir, ou plutôt une torture : « Imaginez-vous dans cinq ans ». L'exercice catastrophe par excellence. Elle posa sa tasse de café près de son ordinateur et s'écroula sur sa chaise. Non seulement elle n'avait aucune réponse à cette question, mais ses parents refusaient de l'aider à la trouver. Il faudrait qu'elle invente. Qu'elle écrive une jolie petite histoire qui ne serait jamais la sienne, où elle aurait une jolie petite vie modèle, avec de jolies aspirations et de grandes réalisations. Un conte à part entière, complètement ancré dans la fiction. Elle alluma l'écran et se prépara à jouer les romancières.

Tous ses camarades avaient des projets. Ou au moins des ambitions. Elle n'en avait aucune. Absolument rien ne lui faisait envie. Aucun métier, aucune activité, pas même fonder sa propre famille. En fait, lorsqu'elle pensait à l'avenir, elle ne le visualisait pas. Le futur ressemblait à un bord de monde chutant dans le néant. Et souvent, la nuit, elle se voyait y tomber.

Elle se mit à taper sur son clavier. Il lui faudrait bien rendre ce devoir de toute façon. Elle se lança dans de vastes élucubrations, tentant de faire marcher son imagination, mais au bout de quelques phrases, un bruit étrange la stoppa. Un grattement. En provenance du plafond. Un grattement suivi de sons légers et rapprochés. Elle leva les yeux, intriguée, écouta encore. Grattements à nouveau ! Elle sortit dans le couloir.

Un escalier dépliant permettait d'accéder au grenier. Il suffisait de tirer sur le système pour le déployer, mais elle ne l'avait encore jamais utilisé. En fait, elle n'était pas montée là-haut depuis qu'ils avaient emménagé. À leur arrivée, son père lui en avait interdit l'accès « pour sa sécurité ». Mais elle n'était plus une petite fille, à présent.

Elle s'empara de la perche qui permettait d'attraper l'encoche et tira avec force. L'escalier se déploya devant elle en grinçant, et une odeur de poussière déferla dans le couloir. Elle leva les yeux vers le trou noir et fut saisie d'une sensation bizarre. Tout un passé révolu, qu'elle avait complètement occulté, dormait là-haut depuis des années. Il était étrange d'en retrouver soudain le chemin et de remonter jusqu'à lui. Elle posa un pied sur la première marche et commença à

grimper.

Elle passa la tête au-dessus du plancher et jeta un coup d'œil circulaire. Dans la pénombre, se laissaient deviner des meubles recouverts de vieux draps, des piles de cartons et de malles, que ses parents n'avaient pas voulu réutiliser à leur arrivée. La poussière formait une fine pellicule sur les lattes : personne ne les avait foulées depuis bien longtemps.

Corail acheva de monter et se retrouva debout au milieu des vieilleries. Les petits bruits entendus plus tôt continuaient. Il était clair qu'une souris avait élu domicile ici. Mais à vrai dire, l'adolescente n'était plus vraiment là pour cette raison. Toute son enfance était en train de reprendre vie sous ses yeux. Une enfance qu'elle avait passé ces sept dernières années à refouler, pour continuer à avancer. Mais elle réalisait que, finalement, depuis l'âge de 10 ans, elle y était restée. Elle s'était figée dans la poussière qui recouvrait les draps et n'avait plus vraiment vécu depuis cette époque-là.

Émue, elle appuya sur l'interrupteur, et l'ampoule accrochée à la poutre faîtière s'alluma. Elle entendit la souris détalier vers le fond et ses yeux passèrent l'intégralité du grenier en revue, jusqu'à se poser sur le bas d'un petit coffre dépassant du tissu. Elle se figea, le souffle suspendu. Elle avait toujours été persuadée de l'avoir perdu !

Elle avança comme si elle ne touchait plus terre, partagée entre attirance et appréhension. Sous ses pas, les lattes se marquèrent de son passage, dessinant la voie qu'elle était en train d'emprunter. Elle s'agenouilla devant le petit coffre et le tira de sous l'oubli avec une infinie précaution.

Il était tel qu'elle l'avait laissé. Ses ferrures étaient un peu oxydées, et sa plaque gravée de symboles était devenue mate, mais il était en parfait état. Elle l'effleura, gênée de l'avoir si longtemps abandonné, puis, dans un geste énergique et presque incontrôlé, le ramena en pleine lumière, soulevant autour d'elle un grand nuage de poussière. Elle s'accroupit devant lui, l'ouvrit, et la clarté qui naquit sur son visage en irradia le contenu. Tous ses cahiers, minutieusement rangés, avaient sagement attendu son retour. Tous ses livres, les objets auxquels elle avait tenu, avaient dormi à leur place et la contemplaient avec surprise.

Happée par le bonheur, Corail plongeait les mains dans son enfance et se mit à batifoler dans l'océan de ses souvenirs. Un océan dans lequel elle avait erré pendant sept ans et au milieu duquel, tout à coup, venait de rejaillir son phare.

Elle n'avait pas réussi, finalement. Même avec la ferme volonté d'y arriver, en lieu et place de rêver, Lily avait encore cauchemardé. Perdue au milieu d'une forêt immense, qui mugissait son mécontentement et semblait vouloir l'avaloir, elle avait vu les arbres se rassembler, leurs branches s'étirer pour l'emprisonner, et s'était retrouvée immobilisée, juste avant d'être engloutie par la Terre et d'être lentement digérée.

Elle s'ébroua. Chaque fois que son regard tombait sur la silhouette des arbres qui s'agitaient derrière sa fenêtre, elle avait droit à ces flashes. Ils étaient tout le temps là, ils ne la lâchaient plus.

Elle fit diversion en achevant de s'habiller et en préparant mentalement l'argumentaire qu'elle allait présenter à sa mère. On était samedi. Le samedi avait un rituel : il était dédié au shopping. *Tous* les samedis, Lily et ses parents passaient la journée en ville et écumaient les magasins, surchauffant les cartes de crédit pour se consacrer au triomphe de l'achat. Les premiers temps, cela l'avait beaucoup amusée et elle s'en était donné à cœur joie, ses notes excellentes lui ayant ouvert, en prime, l'accès aux produits de luxe. Mais, maintenant que tous ses besoins étaient couverts, elle détestait le samedi. Seul jour de la semaine où ses parents passaient un moment avec elle, mais jamais vraiment pour cette raison. Et aujourd'hui, elle avait bien l'intention d'occuper ses heures autrement qu'en vouant un culte à tout ce qui lui était superficiel.

Elle noua les lacets de ses baskets et zippa son sweat. Puis elle se regarda dans son miroir. Il faudrait faire vite. Vite et bien. Claire et convaincue. Pas d'hésitation, pas l'ombre d'un doute, de la détermination... Elle sortit de sa chambre.

— 'man ? cria-t-elle depuis le couloir.

— Dans la cuisine !

Lily dévala l'escalier.

Elle trouva sa mère assise devant un café, lisant le journal tout en suivant les informations télévisées : trop n'était jamais assez.

— Salut, lança l'adolescente.

— Bonjour chérie. Bien dormi ? demanda-t-elle sans lever le nez de sa lecture.

— Oui... Et vous ? Votre dîner ?

— Une victoire pleine et entière. J'ai hâte que tu grandisses pour que tu connaisses ce que ça fait !

Quelle mère avait hâte de voir son enfant grandir ?

Lily chassa la question et passa à l'attaque.

— Je vais pas pouvoir venir aujourd'hui.

Cette fois, sa mère lui accorda toute son attention.

— Comment ça, tu ne peux pas venir ?

— J'ai un exposé à terminer et il faut absolument que je me documente à la bibliothèque. On trouve trop de conneries sur le net, il me faut du sûr.

— Surveille ton langage, Lily. Pourquoi tu ne t'y es pas prise plus tôt ? Tu sais bien que le samedi, c'est *notre* jour ! C'est le jour de la famille !

— Non, c'est le jour de la consommation. Normalement, c'est le dimanche, le jour de la famille, mais vous l'avez transformé en brunch pour amis friqués.

— Lily ! s'offusqua sa mère.

— J'ai pas pu m'y prendre plus tôt parce que cette semaine j'ai eu trois interros, j'ai préparé des articles pour la gazette du collège et j'ai augmenté mon rendement sur les livres à lire en cours de français. J'ai pas le choix, maman ! Tu penses bien que si je l'avais, je viendrais avec vous ! mentit-elle avec une facilité étonnante.

Sa mère l'observa un instant, interdite. Puis, à sa grande surprise, elle vint la prendre dans ses bras :

— Ma chérie, je suis si fière de toi ! Tu es promise à un grand avenir et tu es déjà à la hauteur ! Tu es vraiment la fille idéale, tu sais !

Elle la serra contre elle et Lily rongea son frein pour ne pas trop y prendre goût.

— Je vais te ramener de magnifiques cadeaux, d'accord ?

— Merci, maman. Je te promets de les mériter.

Sa mère lui sourit avec des yeux brillants, et Lily tourna aussitôt les talons.

Elle remonta dans sa chambre le cœur battant ! Il fallait qu'elle voie Rive, c'était vital. Elle avait besoin de lui, ça ne pouvait plus attendre. Elle saisit son sac à dos, y fourra des fournitures scolaires et redescendit en déployant de gros efforts pour masquer son excitation.

Quelques secondes plus tard, elle refermait la porte sur les encouragements de sa mère et fonçait vers l'interdit, car fréquenter Rive lui était strictement proscrit.

Il lui fallut près de quarante-cinq minutes pour rallier les Chapes Noires, cité dortoir se trouvant à des années-lumière de son quartier, et pas seulement d'un point de vue géographique. Elle se situait en bordure de ville, accolée au périphérique clôturant la zone urbaine. Comme beaucoup de ses semblables, elle était peu ou pas entretenue, peu ou pas arborée, peu ou pas douce à vivre. Cinq bâtiments répartis en quinconce se dressaient vers le ciel, aux murs

« élégamment » décorés de rectangles bordeaux devenus marrons au fil du temps. Des espaces verts avaient été aménagés à leur pied, mais ils étaient ridiculement minuscules face à ces géants de ciment, qui paraissaient partir en lambeaux tels des vêtements usés, incapables de résister au temps.

Lily avait toujours considéré ces constructions hideuses avec mépris. Elle les voyait comme le reflet d'un monde qui ne prévoyait jamais rien sur le long terme et qui faisait tout dans une absence totale de réflexion. Mais surtout, elle les haïssait parce qu'elles étaient des bouffeurs de potentiel. Ici, la jeunesse était recouverte, puis pervertie, par une chape de fatalité et une dérive amplement facilitée. Ici, on naissait en étant quelqu'un et on grandissait en devenant personne. Et c'était ici que vivait Rive.

Lily jaillit du bus dès que ses portes s'ouvrirent et prit la direction du bâtiment 3, le plus haut de tous. Le visage baissé sous la visière de sa casquette, ses longs cheveux blonds rentrés à l'intérieur, elle traversa les parkings sans relever le menton. Dans cette cité, quand on n'était pas du coin, on était perçu comme invasif. Alors, mieux valait se fondre dans le décor, surtout si on était une gosse de riches.

Elle atteignit le bâtiment 3 sans encombre et s'y engouffra, avant de s'élancer dans l'ascension des huit étages de marches crasseuses. L'ascenseur ne fonctionnait jamais et, de toute façon, Rive lui avait interdit de l'emprunter. C'était un piège avec lequel jouaient beaucoup les garçons du quartier, d'où les pannes perpétuelles. Elle monta vite, autant parce qu'elle cherchait à fuir les relents d'urine, que parce qu'elle était pressée d'arriver.

Une fois devant la porte de l'appartement, elle prit le temps d'écouter, comme Rive le lui avait demandé. Si la voix de son père résonnait, elle avait pour ordre de repartir aussitôt. Si le silence régnait... Elle frappa deux petits coups, puis trois autres plus marqués, et attendit. Depuis le rez-de-chaussée remontèrent les cris de trois adolescents en train de chahuter. Des jurons, des bruits métalliques, l'ensemble ricochant dans tout l'immeuble en un écho stressant, poussèrent Lily à renouveler le code : deux petits coups, trois plus marqués. Mais toujours pas de mouvement dans l'appartement.

Le groupe de jeunes grimpa vers elle à présent. Elle commença à trépigner.

« Rive, putain, mais où tu es ?! »

Dans une dernière tentative, elle réitéra la frappe un peu plus fort qu'auparavant, mais le petit gang atteignit le huitième étage à ce moment.

Lily s'immobilisa. Les mains dans les poches et la tête rentrée dans les épaules, elle resta le dos tourné, priant pour qu'ils ne lui prêtent aucune attention, mais le silence qui stoppa net leur chahut, lui glaça le sang.

— Tiens, tiens, mais qui c'est donc qu'on a là ?

Lily ferma les yeux, appelant un miracle pour que le groupe disparaisse en un claquement de doigt, mais une main vint faire gicler sa casquette, et ses cheveux retombèrent dans son dos en une onde chatoyante. Des sifflements aigus la firent frissonner.

— Regardez-moi ça ! Tourne-toi un peu qu'on te voit !

Lily resta face contre la porte, mais on l'agrippa fermement.

Nouveaux sifflements des adolescents, dont le regard brillant et les sourires salaces en disaient long sur ce qui leur traversait l'esprit.

— Un beau p'tit lot ! renchérit le chef de gang.

Les autres se mirent à jouer de leurs barres de fer contre les rambardes de l'escalier. Lily rassembla son courage et haussa le ton :

— Je cherche Rive ! Vous l'auriez pas vu par hasard ?

Les frappes métalliques redoublèrent de plus belle, pour l'impressionner, et le chef lui saisit le visage entre ses doigts.

— Non. Mais on est là, nous !

Lily se tétanisa. Incité par ses copains, l'adolescent voulut l'embrasser, mais la porte s'ouvrit brusquement et lui fit aussitôt lâcher prise. Il changea d'expression dans l'instant.

— On faisait que rigoler, mec ! se défendit-il en reculant.

Lily se retourna et vit Rive sur le seuil, le regard ébène et les mâchoires serrées. Il sortit de deux pas pour se positionner devant elle et observa son rival bien en face :

— Si jamais j'apprends un jour, que l'un de vous l'a touchée, même vos mères vous reconnaîtront pas après que je vous ai chopés. C'est clair ?

— Fallait le dire que c'était ta copine.

— C'est pas ma copine.

Lily baissa les yeux.

— OK, Man, t'énerve pas !

Les adolescents s'empressèrent de redescendre. Rive attendit qu'ils soient trois étages plus bas pour se retourner vers Lily.

— Désolé. Petite nuit. Je suis rentré ce matin et je me suis endormi.

— Pas grave, murmura-t-elle, pâle comme un linge.

— Putain, t'as eu les foies ! T'inquiète pas, ils t'emmerderont plus.

Elle se força à sourire, mais ses genoux tremblaient encore.

— Mon père sera pas là de la journée, dit-il en l'invitant à entrer.

Lily le suivit, et il referma tous les verrous derrière eux.

Ils s'installèrent au salon, Rive dans le fauteuil, Lily sur le canapé. Une forte odeur d'alcool emplissait les lieux. Lily ôta son manteau en refoulant un haut-le-cœur.

— Qu'est-ce que tu es venue faire dans la « zone » sans me prévenir ? gronda Rive.

— Ça fait une semaine que j'ai plus de nouvelles de toi !

— Et alors ?

Lily encaissa la gifle, mais fit comme si elle n'avait rien senti.

— Alors, rien.

— Tu leur as dit quoi, à tes parents ?

— Qu'il fallait que je travaille à la bibliothèque.

— Bah ! Faut espérer qu'il leur prenne pas l'envie d'y passer pendant leurs petites emplettes.

*Oups*, Lily n'avait pas pensé à cela. Elle se mordilla l'intérieur de la joue mais snoba le regard insistant de Rive.

— Et ça te gêne pas de leur mentir à cause de moi ? renchérit-il.

— C'est mes affaires. Ton père t'a encore cogné ?

Elle avait remarqué le halo violet qui colorait l'une de ses pommettes.

— J'ai réussi à le sonner avant que ça n'aille plus loin.

Il se pencha en avant et la harponna de ses yeux verts.

— Lily, faut arrêter de t'accrocher à moi et vivre ta vie. T'en as assez fait.

Cette fois, elle eut mal et se mit à bredouiller.

— Je... Je peux pas faire ça. Tu... t'es mon ami et... les amis, ça s'entraide.

— Je suis l'ami de personne. Pas même des couillons qui pataugent avec moi dans ce merdier.

Je croyais avoir été clair là-dessus.

— Eh bien, je... je suis pas d'accord, répondit-elle d'une voix à peine audible.

Rive sourit.

— T'es vraiment pas croyable, toi ! Un caractère inversement proportionnel à ta taille !

Lily soupira, irritée.

— Écoute, dit-il d'une voix douce qu'il adoptait trop rarement, je cherche pas à t'éviter ni à jouer les ingrats. Mais j'ai vraiment des pics de colère terribles en ce moment. Quand ça me prend, je contrôle plus rien. Ce serait mieux qu'on se voit plus pendant quelque temps.

— Rive, tu devrais voir un médecin ! Tu as déjà un casier et tu as le bac à la fin de l'année ! Tu peux pas te permettre de laisser ça traîner, la catastrophe te pend au nez !

— T'es allé en voir un pour tes crises d'angoisse, toi ? railla-t-il.

— Moi, j'ai pas de problème avec les flics.

— À trop me fréquenter, ça pourrait bien t'arriver.

— Non, c'est fini cette époque-là.

— Tant que je vivrai ici, je serai jamais à l'abri d'une rechute.

Lily le fusilla du regard et détourna la tête vers la baie vitrée.

Rive se pencha en avant.

— Lily... Regarde-moi.

Elle résista, mais ne put tenir bien longtemps.

— Tu as une vie magnifique qui t'ouvre les bras... Vis-la.

— Ma vie n'est pas « magnifique », Rive... Ne crois pas que c'est parce qu'on vit dans le coton qu'on est plus heureux que les autres.

— Ah bon ? Tu préférerais crêcher ici avec mon père ? Sans rire.

Excédée, elle se leva. Il bondit de son fauteuil et la stoppa.

— Excuse-moi.

Les yeux baissés, Lily avoua :

— J'avais envie de te voir, c'est tout...

Elle l'entendit soupirer et releva ses grands yeux bleus vers lui.

— J'ai passé la nuit à cauchemarder, et les seuls moments où je me sens vraiment en paix, c'est... quand t'es tout près. J'y peux rien, je suis désolée.

Elle le vit flouter son regard, ce voile d'émotions qu'il cherchait continuellement à chasser.

— Reconnais que t'as jamais eu de crise de colère en ma présence, toi non plus...

Il serra les dents. Elle avait toujours été douée pour viser juste.

— OK... Je t'accorde ma journée.

Le visage de Lily retrouva sa lumière.

— Mais te fais pas d'illusions, fillette. C'est parce que je te le dois, OK ?

Elle acquiesça, et il alla chercher son blouson.

Midi et demi avait sonné. La maison sentait la viande et les pommes de terre sautées à plein nez. Les parents étaient attablés, et les assiettes étaient pleines.

— Corail, à table ! cria son père pour la troisième fois.

Ils commencèrent à manger, les yeux rivés sur la télévision, oubliant même ce qu'ils avalaient. Dans leur dos, Corail descendit l'escalier sans qu'ils ne l'entendent arriver. Elle s'arrêta en bas, les contempla avec un regard furibond, puis avança jusqu'à la table et vint se poster devant l'écran. Son père lâcha ses couverts en maugréant :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

En guise de réponse, Corail lui jeta le cahier qu'elle avait à la main et qui atterrit dans son assiette.

— Mais ça va pas non ? s'écria-t-il en faisant volte-face.

— Est-ce qu'il est toujours en vie ?

Les deux parents se figèrent.

— Quoi ?

— Est-ce qu'il est toujours en vie ? cria-t-elle.

Le père et la mère se regardèrent, avant de se jeter sur le cahier. Ils l'ouvrirent à la dernière page et changèrent de couleur.

— J'attends, insista Corail entre ses dents. Ils se consultèrent à nouveau et elle comprit aussitôt :

— Il est vivant ! Putain, il est vivant !

Elle se mit à faire les cent pas, la tête entre les mains.

— C'est comme s'il était mort, Corail, assena son père. Il ne reviendra pas !

— Où est-il parti ? demanda-t-elle en rejoignant la table.

— On n'en a aucune idée et on ne veut pas le savoir, répondit sa mère en essuyant le cahier.

— Pourquoi vous m'avez menti ? Pourquoi m'avoir dit qu'il était mort ?

— Pour te protéger ! rétorqua son père. Si tu avais su qu'il était vivant, tu n'aurais jamais lâché l'idée de le retrouver !

— Me protéger de quoi ? Guillaume est la seule personne qui m'ait jamais témoigné un quelconque intérêt dans cette famille !

— Tu es injuste, murmura sa mère.

— C'était un fou, Corail ! s'écria son père en se levant. Ton grand-père était un fou et c'est lui-même qui a décidé de disparaître, on ne lui a rien demandé ! J'ignorais totalement qu'il t'avait laissé ce mot dans l'un de tes fichus cahiers ! On aurait dû tout détruire ! reprocha-t-il à sa femme, qui baissa les yeux.

— Détruire tout ce qui me liait à lui ? Mais ça va pas ? Vous vous prenez pour qui ?

Son père frappa la table du poing :

— Il était un danger pour toute la famille ! Partir est sans doute ce qu'il a fait de mieux dans sa vie. Alors laisse-le où il est, et oublie !

— Non ! Tu m'en as trop dit ou pas assez. Je veux savoir en quoi il était un danger ! Je ne suis plus une gamine ! En quoi un archéologue peut-il être dangereux ? En quoi un grand-père peut-il être dangereux ?

— Crois-moi, moins tu en sais, mieux c'est, répondit son père en se rasseyant. Maintenant, tu prends place et tu manges.

— Non.

Son père la fustigea du regard.

— Tu obéis !

— Il a toujours eu plus d'amour et d'intérêt pour moi à lui seul, que vous deux réunis. Il m'a tout appris ! Il m'a éveillée au monde, il m'a enseigné la curiosité et l'amour de la vie, et quand il est parti, tout est parti avec lui. Je ne suis qu'une coquille vide depuis sept ans, mais ça, vous ne vous en êtes jamais aperçus ! Ou vous n'avez pas voulu voir, ce qui, somme toute, revient au même.

— Corail, assieds-toi ! ordonna son père.

— J'ai pas faim. Vous me coupez l'appétit... Vous me coupez tout, à vrai dire.

Elle reprit son cahier et repartit vers l'escalier, sans voir que sa mère avait les larmes aux yeux. Son père laissa bruyamment retomber sa fourchette dans son assiette et soupira d'accablement.

Elle claqua la porte de sa chambre, folle de rage. Le sol était jonché de ses cahiers d'enfant, qu'elle avait relus intégralement. Ils étaient remplis de notes et d'illustrations qu'elle avait réalisées avec Guillaume à chaque retour de ses voyages. Replonger dans ces moments privilégiés, lui avait fait retrouver des sensations perdues. La confiance, l'enthousiasme, l'envie de découvrir le monde et d'empoigner l'existence... Avant ses 10 ans, elle avait su qui elle était, ce qu'elle aimait, ce qu'elle voulait. Lorsque son grand-père était « mort », elle était morte avec lui. Et c'était la faute de ses parents.

Elle saisit le petit globe retrouvé dans son coffre, qui lui avait été offert pour son dixième

anniversaire, et l'essuya doucement avec un tissu. Elle le posa sur son chevet et le brancha à la prise. Il se remit à tourner et ronronner, comme s'il n'avait jamais cessé. Le visage de Corail s'éclaira de sa lumière bleutée et se fendit d'un sourire, elle qui ne souriait jamais.

On frappa à sa porte, qui s'ouvrit sans attendre. Mais Corail se focalisa sur sa planète.

— Une dernière chose : je t'interdis de chercher à le retrouver, tu m'entends ?

— Oui, oui, répondit-elle doucement.

— Je ne plaisante pas, Corail ! Tu nous mettrais tous en danger ! Je ne peux pas te dire pourquoi, mais c'est la vérité !

— J'ai entendu, ajouta-t-elle sur le même ton.

Elle ne daigna pas le regarder.

Son père finit par capituler et sortit de la chambre.

Elle s'allongea sur le côté et se laissa hypnotiser.